

PARTIE THEORIQUE

II. — SECTION : LA POESIE.

IV. Leçon. — La Versification.

I. — STRUCTURE DU VERS.

§ I. — LA MESURE (suite).

1. Notons, une fois pour toutes, que le vers — quel que soit le nombre de ses éléments ou syllabes — est **masculin** ou **féminin**, suivant la rime qui le termine.

La *rime masculine* est celle qui est constituée par une syllabe sonore :

Ex : — *bonté, vérité—fort, effort.*

La *rime est féminine*, quand la syllabe sonore finale est suivie d'une des syllabes muettes : — *e, es, ent.*

Ex : — *misère, espère, — sacrifices, propices, — pressent, s'adressent.*

La dernière syllabe des vers féminins n'est pas comptée dans la mesure.

Ex : — *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

2. La mesure comporte une **règle générale** — des **exceptions** — un **nombre réel** de syllabes.

1^o La *règle générale* s'énonce ainsi : — “ Dans l'intérieur du vers, toute syllabe compte, muette ou sonore ”.

Ex : — *Juge tous les mortels avec d'égaux lois.*

2^o -Les *exceptions* embrassent plusieurs cas :

a) — **L'e muet.**

Il s'élide devant un mot commençant par une voyelle ou une *h* muette — et non devant l'*h* aspirée évidemment.

Ex : — *Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.*

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

Il disparaît au milieu de certains mots, usités en prose sous les deux formes orthographiques : — “ *dévoûment, gaîment, remerciement, prîrons, calomniâra . . .* ”

Ex : — *Ma foi, je l'avoûrai ; le tour est fort plaisant.*

Il s'élide — ou du moins ne forme pas une syllabe distincte — dans les subjonctifs “ qu'ils *aient*, qu'ils *soient* ”; — dans les imparfaits et les conditionnels en — *aient*; — et dans les cas analogues :

Ex :—Ils *allaient* l'arme au bras, graves, stoïques...
Les feuilles mortes *fuient* avec un bruit de cuivre.

b) — La **division des syllabes**.

Les diphtongues ne forment évidemment qu'une syllabe.

Ex :—Joas les *touchera* par sa noble pudeur.

Plusieurs voyelles, ayant chacune un son bien articulé, forment autant de syllabes distinctes; — dans le doute, consultez le dictionnaire.

Ex :—Je suis la *pi-é-té*, cette fille si chère...
Cependant notre amour pour notre *na-ti-on*...

3° Quant au *nombre des syllabes*, il en faut autant de *réelles* qu'en exige la mesure du vers.

Ex :—Votre crime est horrible, épouvantable, affreux.

Ce vers, bien que composé de *quinze* syllabes, n'en compte que *douze* réelles (').

§ II. — L'ÉLISION.

1. **Notion.** — L'élision est le retranchement d'une syllabe; non pour l'œil, mais en quelque sorte pour l'oreille.

Ex :—Cache une âme agitée, aime, ose, espère et craint.

Ce vers, qui offre à l'œil *dix-neuf* syllabes, n'en compte néanmoins que *douze* par suite de l'élision de toutes les syllabes finales.

2. **Règles.** — L'élision ne peut tomber que sur l'*e* muet formant une syllabe, soit seul, — **joie** — soit avec d'autres lettres — **vie** —. Ainsi, on ne peut élider aucune autre voyelle.

Donc on n'écrira point.

Ex :—Dès que tout fut *fini*, on applaudit à tout.

Cependant, comme l'élision n'a lieu que pour communiquer aux vers un mouvement plus doux, si cette élision offensait l'oreille, il faudrait l'éviter, sinon en vertu de la règle, du moins à cause du goût.

Ex :—Et dans tous nos discours, célébrons-*le* à jamais...
Soutiens-*le*, il va frapper, saintement homicide...

(1). Nous indiquerons plus tard les innovations de la poésie moderne et contemporaine, en ce qui concerne ces règles et d'autres qui vont suivre.

§ III. — LE REPOS OU CÉSURE.

1. **Notion.** — Le repos est la suspension du sens et de la voix dans les vers.

Les écrivains classiques l'introduisirent surtout pour faciliter la lecture des vers, pour contribuer à l'harmonie, pour faire ressortir le sens des mots.

2. **Division.** — Il en est deux : l'un *intérieur*, l'autre *final*.

L'intérieur est celui qui se produisait dans le corps même du vers, — soit qu'il coupât le vers en deux parties, appelées **hémistiches**, — soit que, arbitrairement, il le coupât d'après le sens, pour rompre la monotonie et l'uniformité.

Ex :—De Paris au Pérou — du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal — à mon avis, c'est l'homme...

Ex :—Je l'ai vu — son même air — son même habit de lin,
Sa démarche, — ses yeux — et tous ses traits enfin...

Le repos final est celui qui a lieu à la fin des vers :

Ex :—Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

3. **Règles.** — Le repos intérieur — *nécessaire* — concerne les vers de douze et de dix syllabes.

Par les exemples qui précèdent, on peut constater que le repos a lieu au milieu du vers alexandrin.

Pour les vers de dix, il arrive après la quatrième syllabe réelle.

Ex :—Les combattants — nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, — montés sur des chimères,
Les yeux bandés — cherchaient leurs adversaires ;
De longs sifflets — leur servaient de clairons.

(VOLTAIRE).

Ce repos nécessaire doit être sonore, juste, varié, au moins habituellement. Il tombera donc sur une syllabe accentuée qui finit le mot, ou sur l'avant-dernière suivie d'un *e* muet.

Ex :—Je pourrai cependant te parler et t'entendre :
Viens, suis-moi. La sultane en ces lieux se doit rendre.

(RAC. BAJ. I.)

On comprend, dès lors, que la césure ne doive jamais être en contradiction avec le sens ou avec la grammaire. Ce qui condamne ce vers de Molière :

Ex :—Tout ce qui peut vous faire — obstacle à vous sauver.

Il est vrai que nos poètes d'aujourd'hui se mettent à l'aise avec ces règles — et avec bien d'autres encore.

La règle du *repos final* exigeait que le sens, commencé dans un vers, ne se trouvât pas suspendu à la fin de ce vers et n'attendît pas, pour être complété, un ou plusieurs mots rejetés au début du vers suivant.

Sinon, il y a ce qu'on nomme **enjambement**.

Ex :—Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? Votre vie, Esther, est-elle à vous ?

(RACINE).

Ex :—Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ? Ces fous sont pleins d'honneur.

(VOLTAIRE).

§ IV. — L'ENJAMBEMENT.

1. **Notion.** — L'enjambement est un empiètement fait d'un vers sur le suivant, par une ou plusieurs syllabes que la division spontanée du discours dispute à celle du rythme. (SULLY PRUDHOMME : *Réfl. sur l'art des vers*).

La Harpe a écrit que " nos vers ne peuvent enjambrer, parce qu'ils riment." Et voilà pourquoi l'enjambement est prohibé.

De fait, on se le permet, même à l'époque classique — dans la tragédie, dans la poésie descriptive, dans la poésie légère (La Fontaine).

Ce qui se conçoit, et est bien admissible, puisque l'enjambement peut être une beauté, mieux peindre un mouvement passionné, produire une agréable surprise.

Remarque. — Pour plus amples détails, consultez l'opuscule de M. C. AUBERTIN : *La Versification française et ses nouveaux théoriciens*.

LES PETITS GENRES DE POÉSIE.

1. Une vérité de fait se présente comme " ce qui est " ou " ce qui se fait ", en d'autres termes, c'est un **être** ou une **action**.

Il est évident que l'on peut — en poésie — faire connaître un être, soit en l'*énonçant* simplement, soit en le *décrivant*.

Si l'on adopte le mode de l'énonciation, l'on peut avoir recours à deux procédés :— l'*Inscription* et l'*Épitaphe*.

I. — INSCRIPTION.

2. Ce mot se rapporte à tout texte gravé ou peint sur le marbre, la pierre, les métaux, sur un monument, un édifice, une statue.

L'**inscription** consiste à indiquer précisément ce qui est nécessaire et ce qui suffit pour faire connaître le personnage — ou même la chose — dont on veut perpétuer la mémoire. La justesse et la clarté en font le caractère et le mérite principal.

Ex. I. Au bas d'un portrait de Bossuet.

Lumière de la France et vengeur de l'Eglise,
Il en soutient la gloire, il en défend les droits ;
Et, debout sur la tombe où la grandeur se brise,
Il ose interroger la poussière des rois.

II. Inscription pour faire connaître un bienfaiteur.

La flamme avait détruit ces lieux ;
Grassin les rétablit par sa munificence :
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnaissance !

Il arrive souvent que l'épigramme s'associe à l'inscription : en voici deux, mises respectivement sur le socle du buste du Docteur M... célèbre chirurgien, et du Docteur C... grand gourmet :

I. Je suis la Chirurgie, et de mes mains sanglantes
Dans la peau du prochain, je me taille des rentes.

II. Ce marbre est digne du ciseau de Michel-Ange :
On le dirait vivant ; même on dirait qu'il mange.

3. L'inscription, placée au frontispice d'un livre, pour en indiquer, sous forme de sentence, l'objet ou l'esprit, prend le nom d'*épigraphe*.

La mode en est passée, bien qu'on la rencontre parfois aujourd'hui encore.

L'orgueil philosophique de Rousseau lui dicta, en tête de ses œuvres, cette pensée de Juvénal :

— "*Consacrer sa vie à la vérité.*"

La sensiblerie humanitaire de Bernardin de Saint-Pierre se révèle dans l'hémistiche qu'il emprunte à Virgile :

— "*J'enseigne à secourir les malheureux.*"

Certains journaux paraissent encore avec une épigraphe, qui représente leur couleur, leur esprit, leur but.

II. — ÉPITAPHE.

4. L'*épitaphe* est une inscription — en prose ou en vers — destinée à être gravée sur un tombeau. C'est un éloge concis du défunt ou une sentence morale. Parfois, c'est un trait de satire.

On ne doit se permettre ni basses flatteries ni insultantes réflexions. — Contentons-nous de celle du maréchal de Turenne :

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois ;
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner la vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

5. Si l'on adopte le mode de la *description* — en ce qui concerne un être ou une action — l'on peut avoir recours à un **mot** ou à une **chose**.

Dans la première supposition, c'est la **charade** et le **logogriphe**; dans la seconde, c'est l'**énigme** et l'**acrostiche**.

I. — CHARADE.

6. La **charade** consiste à diviser un mot en autant de parties qu'il y entre de syllabes, de sorte que chaque syllabe ait un sens propre et complet.

L'on définit vaguement les différentes divisions du mot, pour exercer la perspicacité du lecteur, et en les désignant successivement par les dénominations "*mon premier, mon second...*"; puis l'on définit le mot pris dans son ensemble, en l'appelant "*mon entier ou mon tout*".

Ex. I.—Mon premier est cruel, quand il est solitaire ;
 Mon second, moins honnête, est plus tendre que vous ;
 Mon tout, à votre cœur, dès l'enfance a su plaire,
 Et parmi vos attraits est le plus beau de tous.

VER-TU.

Ex : II.—L'avare a soin de cacher mon premier ;
 La femme a soin de cacher mon dernier ;
 Chacun se cache en voyant mon entier,
 Qui plus encore est l'effroi du fermier.

OR-AGE.

II. — LOGOGRIPE.

7. Le **logogriphe** donne à deviner un mot par l'analyse de ce mot lui-même, en le décomposant en d'autres mots, et en indiquant les diverses significations qu'il prend, selon que l'on en retranche une ou plusieurs lettres.

Ex :—Rien n'est plus vieux, rien n'est si beau que moi.
 Des lettres de mon nom efface la troisième ;
 Vieux ou jeune, je suis d'une laideur extrême.
 Retranche la seconde : à chaque instant chez toi
 J'augmente en dépit de toi-même.
 Ton embarras me fait pitié.
 Tu ne m'as jamais vu, tu ne peux me connaître,
 Mais reconnais au moins ma première moitié :
 Tu l'as vu mourir et renaître.

(ANGE, âne, âge, an.)

III. — ÉNIGME.

8. L'**énigme** est la description d'une *chose* par les qualités qui lui conviennent, mais indiquées d'une manière ambiguë, ou en des termes qui

semblent pouvoir convenir à une chose toute différente, de façon à rendre le nom précis plus ou moins difficile à deviner.

Ex :—Je suis difficile à trouver,
Et plus encore à conserver.
Les curieux, pour me connaître,
Avec grand soin me font la cour,
Mais mon destin me défend de paraître,
Car l'instant où je vois le jour
Est l'instant où je cesse d'être.

(SECRET.)

IV. — ACROSTICHE.

9. L'acrostiche est une petite pièce dont les vers sont disposés de telle manière que les premières lettres de chacun, étant réunies, forment la devise, la sentence, le nom... choisi par le poète.

Voici un placet, adressé à Louis XIV par un poète gascon :

Ex : I.—L-ouis est un héros sans peur et sans reproche ;
O-n désire le voir : aussitôt qu'on l'approche,
U-n sentiment d'amour enflamme tous les cœurs ;
I-l ne trouve chez nous que des adorateurs :
S-on image est partout, excepté dans ma poche.

II.—M-a mère ! ah ! qui pourrait redire sa grandeur ?
A-stre brillant des cieux ! étoile tutélaire !
R-ose du pur amour ! Colombe de candeur !
I-mage du Très-Haut ! à la fois Vierge et Mère !
E-lle attire et ravit les regards du Seigneur.



PARTIE PRATIQUE.

No. I.

NOTIONS FONDAMENTALES (1)

*pour servir: — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à
l'art de la composition, — et à l'enseignement littéraire.*

A. — RICHESSE DU VOCABULAIRE.

(Suite)

IV. — Etude du dictionnaire.

1. Successivement nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs les trois procédés les plus importants, lesquels garantissent à merveille et sûrement la richesse du vocabulaire.

Dans l'explication des morceaux d'auteurs, dans la correction des devoirs, dans les essais de composition, il est loisible à chacun de constater quel usage pratique nous avons tiré de ces premières "notions fondamentales". Si l'étude d'une langue appelle une attention sans relâche, il y a compensation dans le succès qui en couronne le labeur si ardu et si persévérant.

2. Ce n'est pas une idée si sottise, après tout, de songer plus souvent qu'on ne le fait d'ordinaire à feuilleter le *dictionnaire*.

C'est l'avis de plus d'un expert — de M. de Vogüé, ce semble (*Heures d'histoire*, p. 214). L'académicien et fin critique ose écrire que son *Litttré* est "le plus amusant des livres" — et utile plus qu'on ne le saurait dire.

Nous ne conseillons pas *Litttré* à la jeunesse — les élèves d'ailleurs ne l'ont pas sous la main — ni *Bescherelle*, non plus.

Mais nous avons connu des élèves qui ont ouvert leur *Bénard* — nous dirions *E. Blanc* de préférence — et, la plume à la main, ont transcrit, peu à peu, jour par jour, pendant des mois et des années scolaires, le sens figuré ou les autres sens, les locutions, les proverbes... en un mot

(1). Voir page 7. (sept.)

un peu de ce que l'on ignore de sa langue maternelle. Il y faut du courage, une intense ténacité de vouloir, une sorte d'entêtement incorrigible : l'utile prime-t-il pour nous l'agréable ? L'agréable du reste s'y associe au curieux, à l'imprévu ; et l'on s'étonne d'entendre mieux les auteurs que l'on étudie en classe, les lectures particulières que l'on goûte avec une saveur plus exquise.

A étudier ainsi, en mesurant la dose, il y a profit et plaisir ; et l'on pense au vers de La Fontaine (III. 1) où l'on changerait le mot "auteurs" :

Tous les jours les lecteurs y font des découvertes.

3. Quoi qu'il en soit de cette étude, il convient de rappeler souvent aux jeunes qu'ils doivent *souvent, très souvent*, recourir à leur *dictionnaire classique*.

Celui de l'abbé E. BLANC, qui renvoie à des synonymes catalogués à la fin, est un excellent instrument de travail, à la fois abondant, suggestif, précis, logique. Il se vend 2 francs 50, comme la plupart de ceux du même genre.

4. L'usage des bibliothèques d'études, où l'on place à la portée des élèves une série de "dictionnaires encyclopédiques", en ce qui concerne les diverses branches de l'enseignement, constitue un progrès d'une utilité incontestable, surtout à l'avantage des élèves les plus avancés.

5. A plus forte raison, les Maîtres et les Maîtresses ne sauraient s'en désintéresser. Ces dictionnaires sont la condition même de l'enseignement net, clair, sûr, complet. Se contenter des livres d'élèves, c'est borner l'horizon des connaissances et se condamner à n'avoir jamais devant soi que des perspectives resserrées et monotones.

Ayons nos instruments de culture, à nous ; le maniement habituel de nos outils nous permet de nous faire la main à l'œuvre capitale de la sérieuse et solide instruction.

(à suivre.)



EXPLICATION D'AUTEURS.

A. CHATEAUBRIAND.

I. — Migrations des oiseaux

Tandis qu'une partie de la création publie, chaque jour, aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles.

Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-ci s'arrêtent à l'habitation de l'homme: voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte: le rouge-gorge s'adresse aux cabanes, l'hirondelle frappe aux palais. Cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre: ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève des marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparait et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage; elle se promène dans les fossés du château; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées.

B. — Le style

§ I. — La phrase sert de *liaison* avec les idées déjà traitées — et amène le *sujet nouveau*: il y a opposition dans les idées: “aux mêmes lieux — voyage”.

Les *termes généraux* se prêtent très bien à l'introduction d'un récit ou d'une description: — “une partie de la création” c'est-à-dire les paysages de la nature, le règne végétal, le règne animal.

“publie”, fait connaître à tout le monde; peut-être “raconte, annonce” irait mieux là, et “publier” conviendrait aux “voyageurs” qui font connaître à tous “ses merveilles”.

Peut-être aussi “création” céderait bien sa place au mot “nature”, en raison du “Créateur” dont l'idée implique celle des êtres créés. Ce sont des nuances du langage.

*
* * *

§ II. — 1. Quels sont les “voyageurs”? “Des courriers”, ceux qui viennent annoncer quelque chose: c'est, par image, le second terme du titre “migrations des oiseaux”.

Remarquez comment l'auteur observe: “les airs... les eaux... les monts et les vallées”: — sans la conj. *et*.

2. “Ceux-ci... ceux-ci”: ingéniosité de langage: Chateaubriand vise à être personnel et original, même dans les bluettes.

“les ailes du printemps” image poétique et hardie, sorte d'allégorie, comme “les ailes de la victoire, de la renommée...”.

Tandis que ces premiers “courriers” passent et “disparaissent”, qu'ils “suivent leur mobile patrie” — quelle perle! comme idée et expression, — d'autres “s'arrêtent” aux demeures des villes ou de la campagne: venant de loin, ils demandent avec instance “l'hospitalité” traditionnelle et universelle.

L'allégorie se dessine plus nette, depuis le mot “voyage” jusqu'ici: c'est l'art d'écrire dans toutes ses finesses.

3. Du vague, du général, l'auteur passe au précis, au particulier, à l'individu: — “chacun suit son” instinct; “hôte”, mot très heureux, qui relie cette phrase à la précédente.

Puis une belle antithèse: “cabanes — palais” — “s'adresse — frappe” c'est-à-dire, pour continuer la comparaison, dirige sa demande et sollicite vivement.

4. Familiarisé avec la mythologie, l'auteur saisit aussitôt l'allusion qui concerne “l'hirondelle”, de *Progné*, “fille du roi” d'Athènes, métamorphosée en oiseau, en punition de sa coopération au meurtre d'Its.

D'où le sens de “aimer les grandeurs... les grandeurs tristes”, heureux accouplement de mots, exemple de richesse de style.

Ce qui confirme cette idée, c'est "l'été aux ruines de Versailles, l'hiver à celles de Thèbes". Fille de roi dépossédée, chez les rois de France et d'Égypte anéantis!



§ III. — 1. "A peine...": notez cette manière de transition, à l'aide d'une conjonction.

Fidèle à son procédé, l'auteur commence chaque alinéa en posant l'idée à développer d'une façon vague et indéfinie: — "c'est une colonie s'avancant sur les vents du nord": il s'agit des oiseaux des pays froids.

"colonie" laisse entendre l'arrivée de "voyageurs par groupes"; — "aucun vide", achève l'idée générale, en indiquant l'effet.

2. Voici qui précise: "temps d'automne... une troupe de canards". Il est difficile, selon la note de M. Lepitre, de rendre avec plus de vérité dans les détails, plus d'harmonie dans le style, les migrations aux climats tempérés. Il est évident que tout ceci a été observé de très près et avec une curiosité d'artiste.

"traversent en silence un ciel mélancolique", finale qui forme un vers alexandrin, superbe d'allure et de grâce.

3. "S'ils aperçoivent": variété du style, par le tour conditionnel ou hypothétique; — "du haut des airs" n'est pas inutile, à cause de ce qui suit:

"manoir" est un infin. pris substantivement. — Ceci rappelle "le choix" du rouge-gorge et de l'hirondelle.

"environné d'étangs" complète le paysage avec "les forêts" et indique la retraite des canards; — "c'est là": mot de valeur; — "font des évolutions" terme de marine ou de guerre.

4. La phrase précédente annonce la descente vers "la nuit"; celle-ci montre qu'elle approche: "vapeur du soir". Puis, au lieu de mots généraux, l'artiste peint par les termes propres: "le cou... l'aile... les eaux qui retentissent".

Remarquez l'harmonie des mots, les *t*, les *s*, les deux *ff*.

5 et 7. On suit les mouvements des oiseaux, comme si l'on était présent: tous nos sens sont conviés au spectacle: "cri... silence... lumière... fenêtre d'une tour... s'approchent des murs... roseaux... ombres... battant des ailes... murmures des vents et des pluies..."

Voilà des recettes à l'usage des novices: observer, réfléchir, combiner, peindre, imprimer la vie, le mouvement.

Châteaubriand, relégué dans la tourelle du château paternel, à Combourg, près de Saint-Malo, a tout vu, tout retenu; puis il a composé.

§ IV. — *Episode de la poule d'eau.*

1. La liaison est naturelle; elle est indiquée par "un... de ces retraites": ce qui assimile "la poule d'eau" au genre de vie des "canards sauvages".

En personnifiant, "jolis habitants", "pèlerinages", la métaphore se poursuit, identique et intéressante. — Il est naturel que l'on quitte "une retraite" pour des œuvres saintes, pour des pèlerinages.

2. Voici les traits de mœurs de l'oiseau:— *en hiver*, d'abord, "au bord des joncs"; il a dit "roseaux" plus haut: tout cela est vu, et l'on dirait même "vécu".

3. Le *portrait* amène à l'esprit de l'écrivain la comparaison du blason, où les colombes se voient si souvent.

La pensée semble être: "on la prendrait pour un oiseau faisant partie d'un blason" c'est-à-dire d'un ensemble d'emblèmes, consacrés par l'usage héraldique, comme signe distinctif d'une famille noble. — Rapprochement très pittoresque.

"Ecu", champ en forme de bouclier, où sont représentées les pièces des armoiries.

4. Ses mœurs — *au printemps*. C'est une variété de ses migrations, que de chercher les sources tièdes ou dormantes.

Les deux phrases qui suivent sont d'une grâce si légère que l'on se demande "comment cela se puisse tisser". Tout est animation, surprenant de nuances et de délicatesse.

On regrette l'allusion "aux naïades" et l'image forcée des "quenouilles". La manière de le dire illusionne et fait pardonner cet emprunt mythologique, aujourd'hui fade et suranné.



§ V. — 1. Après l'épisode, Chateaubriand reprend *le plan général*, par ces mots "ces passages de l'aiglon", puisque ce sont "les vents du nord", qui les ont amenés.

Alternatives et comparaisons bien choisies: "compagnons d'Ulysse", "déserteurs du vaisseau de Cook". Les "enchanteresses" sont les *Sirènes*. — Notez la différence: "les uns... sont captivés — les autres... sont séduits...!! — Le mot "mœurs", manière de vivre, semble avoir ici le sens de "climats, contrée".

2. L'exception avant la règle, car "la plupart nous quittent". — Quelle nouveauté de style? "s'attachent aux vents..." — cercle de solitudes".

"ternissent l'éclat" est fort beau, comme opposé à "eaux transparentes".

"font le tour de la terre", constitue une exagération de langage, que l'on entend bien à l'aide du contexte.

§ VI. — “ Ce n'est pas toujours ” : Chateaubriand connaît bien les finesses des transitions ; il la trouve, ici, par opposition . . .

Voyez comme le langage figuré continue : “ visitent nos demeures ”, comme des voyageurs.

“ Quelquefois deux ” ; opposé à “ en troupes ”. — “ étrangers ” est bien “ visiteur ” et avec “ beaux ” devient plus élégant.

“ aussi blancs que la neige ”, inspire la pensée, sans les nommer, de *cygnes*, qu'il peint timides et faciles à effrayer.

“ remontent dans les nuages ”, est délicieux de vérité et de constatation expérimentale.

“ Vous courez ”, tour vif, rapide ; ainsi que “ vous n'y trouvez que quelques plumes ”.

L'auteur connaît l'art exquis d'idéaliser un détail assez vulgaire, et se montre ingénieux — mais sans doute aussi mélancoliquement prétentieux — par la réflexion finale.

*
* *

TRAVAUX D'IMITATION :

I. Migration des plantes. — II. Migration des quadrupèdes. — III. Exil et patrie. — IV. Le départ pour les colonies. — V. Les premiers colons canadiens.

II. — LES MARAIS.

Les marais, tout nuisibles qu'ils semblent, ont cependant de grandes utilités.

Ce sont les urnes des fleuves dans les pays de plaines, et les réservoirs des pluies dans les contrées éloignées de la mer. Leur limon et leurs cendres fournissent des engrais aux laboureurs ; leurs roseaux donnent le feu et le toit à de pauvres familles : frêle couverture, en harmonie avec la vie de l'homme, et qui ne dure pas plus que nos jours.

Ces lieux ont même une certaine beauté qui leur est propre. Frontière de la terre et de l'eau, ils ont des végétaux, des sites et des habitants particuliers : tout y participe du mélange des deux éléments. Les glaïeuls tiennent le milieu entre l'herbe et l'arbuste, entre le poireau des mers et la plante terrestre ; quelques-uns des insectes fluviaux ressemblent à de petits oiseaux : quand la demoiselle, avec son corsage bleu et ses ailes transparentes, se repose sur la fleur du nénuphar blanc, on croirait voir l'oiseau-mouche des Florides sur une rose de magnolia.

En automne, ces marais sont plantés de juncs desséchés, qui donnent à la stérilité même l'air des plus opulentes moissons ; au printemps, ils présentent des bataillons de lances verdoyantes. — Un bouleau, un saule isolé où la brise a suspendu quelques flocons de plumes, domine ces mou-

vantes campagnes; le vent glissant sur ces roseaux incline tour à tour leurs cimes; l'une s'abaisse pendant que l'autre se relève; puis, soudain, toute la forêt venant à se courber à la fois, on découvre ou le butor doré, ou le héron blanc, qui se tient immobile sur une longue patte comme sur un épieu.



Critique littéraire.

Le **titre** : il indique une *description* des marais, rendu poétique par l'imagination de l'auteur.

Le **but** : il s'agit de montrer à l'intelligence l'*utilité* — de peindre à l'imagination la *beauté* des marais. Ce sont deux parties bien distinctes, réclamant chacune des qualités spéciales; la seconde évidemment appelle plus de coloris, de figures, de comparaisons; il faut des lignes et des ombres formant un tableau.

Admirons le procédé de l'auteur: son talent se manifeste fécond et brillant, en traitant un sujet si dénué de ressources.

Il n'y a pas lieu de séparer l'*invention* des idées de leurs *dispositions*, celle-ci était déjà toute faite.

A. — Plan.

- | | | |
|-------------------------------------------|---|-------------------------------------|
| I.—Utilité des marais dans leurs éléments | { | 1. Excavation : "urne des eaux" |
| | { | 2. Limon, cendre : "sert d'engrais" |
| | { | 3. Roseaux : "couvre les maisons". |
| II. Beauté des marais dans leur aspect en | { | 1. Été { Plantes : "glaiuels" |
| | { | { Animaux : "demoiselles" |
| | { | 2. Automne : "les joncs" |
| | { | 3. Printemps { Plantes : "roseaux" |
| | { | { Animaux : "héron". |

B. — Explication.

I. — IDÉES.

I. *Utilité des marais* : trois preuves : — a) les marais reçoivent les eaux fluviales; — b) ils servent d'engrais; — c) leurs roseaux sont utilisés pour la toiture des maisons.

La *première* phrase sert d'introduction; elle amène le sujet et l'idée principale du paragraphe. — Nous avons séparé à dessein cette proposition du reste du texte, pour la mettre en relief.

La *seconde* phrase donne la raison de l'assertion — ainsi que la *troisième*, suivie d'une réflexion aussi heureuse qu'inattendue.

II. *Beauté des marais*: la liaison logique consiste dans la gradation; grammaticalement, elle se révèle par le mot "même": voilà le motif à développer.

La *seconde* phrase marque cette "beauté propre": — "frontière de la terre et de l'eau". En quoi réside-t-elle?

La *troisième* phrase y répond: ce sont les "glaïeuls..."

Puis les phrases qui suivent établissent cette beauté — en automne: ce n'est pas tant les joncs que l'image qu'ils évoquent; — au printemps, nouvel aspect, par gradation et énumération; le "vent" et le "héron" viennent imprimer la vie au tableau.

II. — STYLE.

1. "Les marais": terrain détrempe par les eaux stagnantes. — Fig.: "se sauver par les marais", comme l'on peut.

"tout... semblent": prop. concessive; la concession porte sur une manière d'être et veut gén. l'indic.; q. q. f. le subj.

Dér. — Utile, utilement, utiliser, utilitaire (morale); utilisation.

2. "Ce", préférable à "ils"; — "urnes", fig. ici; très beau terme. "L'urne électorale" pour recueillir les votes politiques.

"réservoirs", dér. de *réserver*; mot syn. du précédent, très juste ici à côté du mot "pluies"; ainsi en est-il de "pays" et de "contrées". Fénelon appelle les nuages "de grands réservoirs".

3. "Limon", boue; il s'emploie au fig.: "du limon où le vice m'engage, j'arrache mon pied. BOIL. Ep. 3.

Ce mot a quatre homonymes: boue, — brancard de charette, — fruit, analogue au citron: d'où limonade, — terme d'archit.

"cendres" annoncent le résidu du "feu de roseaux"; — "engrais" désigne tantôt la pâture qui sert à engraisser les animaux, tantôt les matières qui fertilisent le sol.

"donnent", par anal.: procurent; "pauvres familles", l'auteur néglige de prêter attention à la place de l'adj. "pauvres".

Dér. — Donataire, donateur, donation; date, datif, dose, dot; — Dieu-donné, pardonner...

"frêle couverture": réflexion mélancolique dont l'idée de "roseau" semble avoir inspiré le rapprochement avec la fragilité de la vie humaine.



4. Cette première phrase pose l'idée dominante — "lieux" terme général qui résume ce qui est dit; — "certaine", indéf. et qu'il faut déterminer avec précision, dans la suite du texte. Dans ce cas, il précède toujours le nom.

5. "Frontière", belle inversion, hardie et neuve: c'est une opposi-

tion aussi, qui précède le mot qu'elle affecte, ou même l'idée; — "ont" était plus souvent employé alors qu'aujourd'hui, où l'on veut un verbe plus précis et imagé.

Le sens est : ces lieux, mélange ou participation de la terre et de l'eau... Quelle image pittoresque et bien trouvée!

"végétaux", terme générique: "plantes", moins extensif, puisqu'il désigne les ligneux. — "sites et habitants" sont aussi généraux et compréhensifs.

"participe de": tient de la nature de; — "participe à": avoir, prendre part.

5. — "Glaïeu" (petit glaive), plante voisine de l'iris; — "poireau" ou "*porreau*", plante potagère — qui n'a rien à faire avec *poire*.

"fluviales" qui vit aux bords des fleuves, des rivières; — "fluvial" qui appartient aux mêmes: pêche, navigation, bassin, législation fluviale.

"demoiselle", insecte, libellule ainsi appelée vulgairement. Ce mot populaire inspire à l'auteur l'image: "corsage bleu"; — "ailes transparentes" est juste et exact; — "se repose sur la fleur... blanc": quelle finesse d'observation et quelle suavité d'expression!

"l'oiseau-mouche des Florides": l'auteur aime ces souvenirs. Pourquoi "des Florides"? Il n'y a, aux Etats-Unis, qu'une Floride. — "rose" est pris par ext., car la fleur du magnolia n'en a point la forme.

On peut faire un rapprochement avec "la poule d'eau" du morceau précédent, semblable à l'oiseau d'un blason.



6 et 7. "En automne"... Ces deux dernières phrases sont d'une fraîcheur et d'une richesse incomparables; le dessein est de laisser une impression agréable: le lecteur jugera s'il y a réussite. Quelle harmonie et quel rythme!

Remarquez ces antithèses: "stérilité, desséchés... opulentes moissons; — "en automne... au printemps" — "bataillons de lances—verdoyantes". Les images sont gracieuses, fondées en vérité, expressives, très vivantes: "la bise "suspendu... flocons de... plumes... mouvantes campagnes...; le vent glissant... incline...; se courber..."

"Puis, soudain..." annonce un coup de théâtre: c'est la présence d'un être animé: "butor doré, héron blanc"; et "la longue patte comme sur un épieu".

Remarque.—Il y a vraiment plaisir et profit à étudier de tels passages, surtout en ce qui concerne style, mots, images, phrases, liaisons, plan et développement.

Nous insistons moins sur les **dérivés** et les **composés**, que nous conseillons d'étudier surtout dans l'étude de la poésie.

III. — ESTHER.

ACTE PREMIER.

(Appartement d'Esther.)

Scène I.

Esther, Elise.

*(Esther fait part à sa confidente de son élévation au trône, de ses peines, de ses plaisirs.)**(Suite.)*

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
 De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place.
 Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
 La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée. 35
 Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
 Dans ses nombreux Etats, il fallut donc chercher
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
 Les filles de l'Égypte à Susé comparurent. 40
 Celles même du Parthe et du Scythe indompté,
 Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
 On m'élevait alors, solitaire et cachée,
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
 Tu sais combien je dois à ses heureux secours. 45
 La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours,
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
 Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
 Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
 Il me tira du sein de mon obscurité ; 50
 Sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
 Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
 A ses desseins secrets tremblante j'obéis.
 Je vins. Mais je cachai ma race et mon pays.
 Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales 55
 Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
 Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
 Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?
 Chacune avait sa brigade et de puissants suffrages :
 L'un d'un sang fameux vantait les avantages ; 60
 L'autre, pour se parer de superbes atours,
 Des plus adroites mains empruntait le secours.
 Et moi, pour toute brigade et pour tout artifice,
 De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
 Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus. 65
 Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
 Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;
 Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,

- Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé. 70
Il m'observa longtemps dans un sombre silence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là sans doute agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
" Soyez reine," dit-il ; et dès ce moment même 75
De sa main sur mon front posa le diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour ;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes. 80
Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins !
" Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs ! 85
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées ! "
- ELISE.
N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?
- ESTHER.
Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis. 90
Celui par qui le ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.
- ELISE.
Mardochée ? Hé ! peut-il approcher de ces lieux ?
- ESTHER.
Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent, je le consulte, et ses réponses sages 95
Pour venir jusqu'à moi trouve mille passages.
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
J'ai déconvert au roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques. 100
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins, 105
Je mets à les former mon étude et mes soins ;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier, 110
Mais à tous les Persans je cache leurs familles,
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

Analyse et explication.

Avec ce dernier vers se termine l'exposition du sujet de la tragédie. Les idées qui se succèdent, dans le récit d'Esther, coupé avec art par les questions d'Elise, sont les suivantes :

a) *Circonstances* qui précèdent, accompagnent, suivent l'élévation au trône;

b) Le rôle et la mission de Mardochée;

c) La *physionomie morale* d'Assuérus;

d) La *faveur* dont la reine jouit auprès du roi — et les *services* de son père adoptif;

e) La *situation* déplorable de son peuple — et la *manière* dont Esther a introduit au palais les jeunes Israélites.

Ainsi l'on entrevoit la part d'action réservée à l'héroïne du drame : la délivrance de son peuple.

Le *style* est remarquable d'aisance, de simplicité, de grâce, de suavité : l'élégance y est rehaussée par la grandeur des pensées, la délicatesse des sentiments, la douceur de la piété, la merveilleuse souplesse de la langue, pure, harmonieuse, limpide et comme transparente.

En résumé, la première scène passe pour un chef-d'œuvre de narration dramatique.

31. — " fameuse ", qui a une réputation, un renom, en bien ou en mal ; — " disgrâce " perte de la faveur, du rang.

Dér. — Disgracier ; disgracié de la nature : qui a un corps, un ou plusieurs traits difformes, — un esprit borné ; disgracieux (accueil, tournure, personne).

32. — " J'occupe la place " ; se dit aussi au fig. : Il occupe une grande place dans la mémoire des hommes.

La répudiation de Vasthi se fonde sur une coutume orientale des monarques païens.

32. — " dépit " : mépris (vieilli) ; par ext. : irritation causée par le dédain que l'on témoigne ou la préférence accordée à autrui.

Dér. — Dépiter : donner du dépit ; se dépiter : prendre du dépit ; dépit, dépîte (adj. vieilli.)

35. — " bannir " condamner à sortir d'un lieu, d'un pays, avec défense d'y rentrer ; au fig. : bannir la crainte, les soucis, le souvenir. — **Syn.** : exiler, proscrire.

36. — " régna dans " : être tout puissant sur. — On remarquera que presque chaque vers renferme un langage imagé, figuré, qui convient à la poésie.

37. — " nombreux Etats " : l'écriture porte à 127 le nombre de provinces, qui dépendaient du sceptre persan.

38. — “nouvel objet” terme général qui voile à dessein l'idée que veut exprimer la reine.

Remarque. — La *variété* des rimes féminines et masculines — *ée, er* — dans ces quatre vers — ainsi que dans quatre autres consécutifs, qui se présentent après “comparurent” — *é, ée* — paraît sacrifiée par le poète : ce qui dépare légèrement ce passage.

39. — Ce vers et les deux suivants semblent le développement qui enclève les “nombreux Etats” d'Assuérus. — Inde : Hindoustan et Indo-Chine ; Hellespont : Dardanelles ; Parthe et Scythe : au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne.

*
* *

43 et 48. — Quels beaux vers, dans la bouche d'une orpheline ! Quel sentiment de douce tristesse et de gratitude filiale, bien que à peine exprimé, y respire, à côté d'une pureté et d'une suavité d'accent introduisible !

49. — “état”, situation, condition ; — “agité”, ému, vivement inquiété ; on dit fort bien “une âme, une vie agitée”.

50. — “obscurité”, condition obscure.

Dér. — Obscur ; obscurcir ; obscurcissement (du jour, de la vue, de la raison) ; obscurément (au fig. : peu clair pour l'esprit).

51. — “sur mes faibles mains”, métaphore vague = sur moi.

52. — “D'un empire accepter l'espérance” ; sans nuance ni éveil d'ambition. Le vers suivant, si expressif, vient l'attester.

53. — Elle obéissait simplement ; encore n'était-ce qu'en “tremblant”.

Dér. — Tremble (espèce de peuplier dont les feuilles s'agitent au moindre vent) ; tremblaie (lieu planté de trembles) ; tremblement (de la voix, de la main, de la terre) ; tremblotant (irrésolu).

54. — “Je vins” : mot à effet, expressif ; trop rares, au XVII^e siècle, les rejets, les suspensions, les enjambements. — Avec quelle angélique modestie, cette reine parle d'elle-même !

*
* *

55 et 62. — Dans ces huit vers, il faut admirer la beauté du tableau que trace Esther de cette lutte féminine, engagée pour “un si grand intérêt” : l'on n'y sent ni malice, ni orgueil de la victoire, mais plutôt une pensée de pieuse reconnaissance envers Dieu qui l'a fait triompher de tant de rivalités mondaines et artificieuses, de brigues puissantes.

63 et 64. — En deux mots, Esther renvoie à Dieu tout le mérite du triomphe. Elle veut dire (v. 64) que, résignée, non sans douleur, à obéir, elle offrait au ciel ses larmes, comme une oblation, un sacrifice.

65. — Jusqu'au vers 88, le langage d'Esther est riche, gracieux, plein de sentiment, brillant d'images, sublime de pensées, beau de contrastes pittoresques, débordant de vie et de mouvement.

67. — Ce vers est superbe; Bossuet est plus éloquent, au dern. chap. de l'*Hist. univ.*) — “ Dieu tient du plus haut des cieus les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main; tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride; et par là il remue tout le genre humain.”

68. — Splendide vers, qui mériterait d'être gravé sur les murs des classes, des études, dans la mémoire de tous les élèves. — “ âmes innocentes ” qui ne font point le mal — le péché.

Dér. — Prospère (dont l'état est florissant) : situation prospère; prospérer (devenir prospère) ; prospérité (état florissant) : — “ Les grandes prospérités nous aveuglent ”. Boss. *Or. de H. de France*.

71. — Par ce “ sombre silence ”, il faut entendre — au dehors ce nuage que répand sur une physionomie une attention méditative prolongée; — au dedans l'action auguste de Dieu sur le cœur du roi. Il convient du reste “ à ce fier monarque ”.

72. — Au fig. : Faire pencher la balance : ne pas se montrer impartial.

Dér. — Balancement (d'un navire, des arbres, du corps), de l'âme qui incline tour à tour vers une chose ou une autre; balancer; balancier (qui fabrique ou vend les balances — d'horloge, de pendule; balançoire; — contre-balancer (faire équilibre à un poids ou neutraliser par une action égale en sens inverse).

74. — “ avec des yeux où règnait la douceur ” fait image et contraste; la “ douceur ” est syn. de ménagement, de modération aimable du caractère: — la douceur de la physionomie.

Dér. — Douccâtre (d'une douceur fade au goût) ; doucement; doucereusement, doucereux (d'une douc. apprêtée).

75 et 76. — “ Posa ” à son sujet *il* dans “ dit-il ”; — “ dès ” = *dans* ce moment, sans attendre.

Singulière façon de faire une reine! Mais le lointain et merveilleux Orient, pays des fées, se prêtait bien à cette fiction: le récit de l'entrevue, scène muette, est exquis de modestie pieuse et de grâce pudique.

77. — “ sa joie et ”: voilà une exception; *e* s'élide, mais la diphthongue *oi* est désagréable devant *et*. On retrouve le même cas au vers 81.

80. — “ leurs princes ”, se rapportant à *peuple*, permet d'éviter la redite équivoque de *ses* (vers 79).

*
*
*

82. — “ Quelle était... chagrins! ” tour vif et poétique; rien n'est plus fréquent, chez Racine, que le verbe au sing. avec deux *subjects*.

Cette douleur patriotique, au milieu de la gloire du couronnement,

montre dans un beau jour la noblesse des sentiments d'Esther. Et combien le contraste est délicat, expressif, émotionnant!

83 et 88. — Les réminiscences bibliques rehaussent à merveille cette longue tirade, qui se termine par une sorte de mélancolie grandiose, par un retour attristé sur Israël captif et malheureux. — “sont cessées” marque l'état: “les fêtes” sont suspendues en réalité.

89. — “vos ennuis”: ce mot avait alors un sens très fort et désignait les plus profondes afflictions de l'âme; ainsi en était-il d'*ennuyer*, d'*ennuyeur*.

90. — “Celui... destinée”: belle périphrase désignant un tuteur, un protecteur, un second père.

92. — Dans notre langue, l'image du silence est une chaîne qui retient la langue.

93. — Ce vers est une précaution que prend Racine contre les spectateurs et contre les critiques.

94. — “Son amitié”, son affection, car le mot prend un sens plus étendu, chez les poètes.

95. — “Absent, je le...”. Ce tour, moins fréquent de nos jours, était familier aux écrivains du XVII^e siècle, qui plaçaient volontiers un adj. ou un part. au début d'une phrase.

99. — “pratiques”, menées, intelligences, intrigues, machinations; parce que “pratiquer” signifiait *machiner*, *conspirer*.

100. — “domestiques” subst.: aujourd'hui, ce sont les valets; alors, c'étaient les serviteurs, même gentilshommes, écuyers, pages, dames de compagnie. — Ces deux derniers vers préparent l'intrigue au nœud de la tragédie.

101. — L'exposition touche à sa fin: Esther prépare la scène suivante. — “na-ti-on”: il faut faire sentir cela, un peu.

102. — “filles de Sion”, tendresse bien naturelle, légitime, et jamais l'entrée d'un chœur ne fut mieux motivée.

103. — Ce vers et les suivants sont gracieux, en vertu du mot imagé et du mot réel: “fleurs agitées — par le sort” — “comme moi — transplantées”.

Parlant des jeunes martyres, immolées pendant les persécutions, Rotrou écrit ce beau vers:

Ces fruits à peine éclos, déjà murs pour les cieux.

105. — Voulez-vous peindre, en deux vers, le pensionnat ou le noviciat religieux? adoptez ce vers 105: c'est une allusion transparente à Saint-Cyr: c'est Madame de Maintenon qui parle ici. “J'ai bien peur que les vers suivants ne lui conviennent aussi bien, jusqu'au vers 110.

111. — “Mais à tous les Persans...” Était-ce donc possible?... Mais l'in vraisemblable passe inaperçu. (A suivre.)

CORRECTION DE DEVOIRS.

I. — LE PAIN.

(Devoir de pensionnaire.)

A l'horizon des temps, la matière jaillit à l'ordre de Dieu et se condense en mondes étincelants. Belle entre toutes les planètes, ses sœurs, la terre, comme une jeune reine, au diadème constellé, vêtue d'une robe verdoyante, avec des transparences cristallines, sourit à l'astre générateur de la chaleur et du jour.

Vaisseau flottant dans l'espace, elle porte le souverain de la création et sa noble compagne, ainsi qu'une infinité d'êtres exubérants de jeunesse et de vie, leurs sujets, leurs esclaves. L'heureux voyage, commencé dans un idéal bonheur, sous les doux rayons de l'amitié divine, se change bientôt, hélas ! en un triste pèlerinage où le remords et les larmes remplacent l'innocence et les ris.

L'arrêt terrible est prononcé!...

Pleure, ô roi tombé, ton immortalité, ta couronne et ta béatitude ! La nature entière, dans un immense sanglot, gémit aussi : ta faute cause sa déchéance et l'arme contre toi.

— "*Tu mangeras ton pain, à la sueur de ton front*". Telle est une des clauses finales de la condamnation du premier homme.

Voyez-le, maintenant, courbé sous la sentence divine, sillonnant avec l'instrument primitif, façonné par ses mains, la terre improductive et hérissée. Ses pleurs, joints aux ondées du ciel, aux rayons solaires, forcent le sol à rendre en épis multiples la semence que lui a été confiée.

Du premier froment fut fait le premier pain, présentant sans doute peu de parité de forme et de goût avec ses congénères d'aujourd'hui. Quelle que fût cette nourriture primordiale : grains secs ou broyés entre deux pierres, pâte molle, azyme, brunie par la cuisson, Adam et Eve, sous leur tente de feuillage, la savourèrent en bénissant Dieu.

Depuis, le genre humain, arbre gigantesque, projetant ses rameaux d'un pôle à l'autre, a sans cesse puisé sa sève vivifiante dans le pain, aliment réparateur. Les fruits les plus succulents, mûris sous le ciel oriental, le nectar des grappes purpurines, les composés nutritifs de la chair des animaux, ne sauraient suppléer, au foyer, la pâte de froment, sortant du four en miches tendres et savoureuses.

L'imagination poétique des anciens Grecs avait fait du pain un présent du ciel à la terre, par les mains de Cérès.

Dans leur demeure provisoire, à leur table rustique, les patriarches le distribuaient à leurs enfants, le servaient à leurs hôtes, avec le lait des chamelles et le miel, coulant en ruisselets d'or des alvéoles transparents. Ainsi le Père des croyants rompit avec trois visiteurs célestes le pain de l'hospitalité.

Aux jours où la Judée vit avec angoisse " la terre trois ans sans pluie et sans rosée, les cieus devenus d'airain ", Dieu voulut sustenter son prophète, caché dans une grotte, sur les bords du torrent de Carith. Matin et soir, des messagers de l'air apportaient au solitaire Elie de la viande et du pain véritable, que nulle main humaine n'avait pétri, touchante adaptation de la Providence aux besoins des créatures : elle donne le suc nourricier à la plante, la graine amère à l'oiselet, l'herbe fleurie à l'agneau, et le pain à l'homme.

Nécessaire au premier chef, le pain semble résumer toute l'alimentation, même toute la nécessité de la vie humaine. Entendez la plèbe romaine crier au César, qui exploite ses instincts bestiaires :

— " Du pain et des jeux ! . . . " c'est-à-dire la vie et les plaisirs.

Chaque jour, dans les rangs de la société, circulent ces expressions de bon aloi : — " Gagner son pain ; — avoir son pain assuré ; — demander son pain ; — être sans pain . . . " — Que prouvent-elles, sinon que le bon sens populaire a élevé le pain au sommet de l'échelle des besoins matériels ?

Jésus, le Maître adorable, qui a révélé aux hommes les plus pures notions de la divinité, les incite à dire, avec confiance et amour : — " Notre Père des cieus . . . donnez-nous *notre pain quotidien* ! "

Le pain, c'est l'onde et la chaleur aux plaines, la toison aux brebis, les fruits dans les vergers, les gerbes plantureuses dans les champs ; — c'est le travail pour l'ouvrier, le luxe pour le négociant ; c'est l'aisance et la prospérité sous le toit familial, non la richesse et le luxe.

Mon Dieu, " donnez-nous notre pain quotidien ", le pain matériel, afin que nous vous servions avec un esprit plus libre, un coeur plus joyeux, plus filial.

Le pain de la prière dominicale, c'est encore pour l'intelligence la vérité connue ou perçue plus large, plus lumineuse, la vérité dans la parole de Dieu, la seule qui fasse les hommes meilleurs.

Qui t'a rendu si bon ?

Ma mère et l'Évangile."

La science humaine compte peu d'initiés ; elle ne se livre qu'aux intelligences d'élite, — en partie seulement, — et encore au prix de quelles laborieuses recherches, de quelles inlassables poursuites ! . . . La vérité religieuse, émanée de Dieu même, phare immortel sur le promontoire de la croix, rayonne sur toutes les âmes, éclairant les ombres d'ici-bas et les mystères de l'éternité.

Le pain, c'est surtout la manne sacrée de l'autel, qui voile Jésus sous de faibles apparences. Pain des anges : il faudrait la pureté des esprits célestes pour le recevoir. Pain du désert : il empêche la tristesse, le découragement d'accabler le chrétien dans les solitudes, les aridités, les luttes de la vie. Pain du voyageur : il reconforte, spiritualise, sanctifie celui qui s'en nourrit, en infiltrant dans ses veines le sang de l'Homme fort, de l'Homme saint par excellence, le sang de l'Homme-Dieu.

Notre Père des cieux, faites que toutes les âmes participent au pain de votre parole et de votre Eucharistie, afin que "votre règne arrive" et détruise à jamais celui de votre mortel ennemi.

25 février 1904.

*
* *
* * *

Critique littéraire.

A. — IDÉES ET PLAN.

1. Tout sujet donné demande qu'on le puisse et sache classer : est-ce une *lettre*, une *description*, une *narration*, un *discours*, une *amplification*, une *dissertation* littéraire, philosophique... (voir REVUE de 1902, parties théorique et pratique). — C'est au professeur qu'il incombe — ainsi qu'à la Maîtresse, — de bien déterminer préalablement cette idée, et d'en délimiter, d'une façon approximative, le développement.

2. Voici un thème sur : LE PAIN. Soit ; le sujet vaut que l'on s'ue à le traiter. Encore convient-il qu'on indique la *nature*, la *marque*, le *développement*, les *limites*, le *tempérament*. Car — et il importe d'y prêter attention — un **Devoir** n'est que l'abrégé d'une thèse de dimensions aléatoires, d'une brochure, d'un ou plusieurs volumes.

3. Ce devoir de pensionnaire peut-il constituer — tel qu'il est — une *amplification*, ou une *dissertation* morale, philosophique, religieuse même, littéraire surtout?... Il ne dépendrait que de mon vouloir de le présenter même sous forme de *description* ou de *narration*.

A notre sentiment, il reste trop indécis et flottant dans la classification ; et s'il fallait le cataloguer avec précision et sous étiquette, nous lui assignerions une place sous ce titre : **Narration** ou **Amplification historique, morale, religieuse** sur : LE PAIN.

4. Quant au **plan**, — au *début*, au *milieu*, à la *conclusion*. — il eût fallu le rendre saillant même à l'œil : — je me permets de renvoyer l'élève aux essais littéraires et aux compositions philosophiques qui paraissent, chaque mois, dans la REVUE. Je renvoie aussi à l'année 1900 pour la théorie de la **disposition**.

5. Ces réflexions nettement posées — et en vue de l'avenir — le plan du devoir est confus : on ignore où finit l'*introduction* du sujet, où sont

annoncées les *idées* que l'on va développer, où et comment se déroulent les *preuves*, leur enchaînement, leur ordre gradué, où se présente la *conclusion*. L'art — qui exige qu'on le cache, — veut que l'on écrive et compose selon la nature, qui aime à savoir où on la mène, par quelles voies elle s'avance, en lui laissant le plaisir d'ignorer qu'elle subit son prestige et son ascendant quasi impérieux.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

C'est un précepte qui vaut pour tous, jeunes et vieux, et il n'est aucune leçon qu'il faille mieux retenir, sans fausse honte comme sans présomption : il est honteux que tant de phraseurs ineptes s'en désintéressent toute leur vie et d'un bout à l'autre de leurs volumes.

6. Venons aux *idées* : les voici résumées, mises à la suite les unes des autres, prises dans les paragraphes :

1. Création de la terre... après celle des "mondes étincelants"
2. Création de l'homme, de la femme, bientôt infortunés.
3. Chute et malédiction, "condamnation."
4. Travail et larmes : terre productive.
5. Récolte du froment : pain !
6. Travail et nourriture identique du "genre humain".
7. Mythologie grecque : "pain, présent du ciel"
8. Ere patriarcale : "Abraham et ses trois hôtes."
9. Episode de la sécheresse triennale : "Elie, le prophète."
10. Epoque romaine : "Du pain et des Jeux !.."
11. Preuve générale, tirée de la langue populaire,
12. Jésus et l'enseignement du *Pater*...
13. Généralisation et extension de l'idée du pain aux êtres.
14. Exclamation : "pain matériel assuré pour servir Dieu..."
15. Sens analogique du mot : "la vérité, pain de l'intelligence"...
16. Sens surnaturel ou anagogique : "la vérité religieuse..."
17. Sens mystique : "l'Eucharistie".
18. Brève conclusion, sous forme d'exclamation, de prière.

L'on voit que ces idées s'engendrent et se lient dans une sorte de succession *historique, morale, religieuse* : mais ce qu'on ne voit pas assez, c'est leur ordre et leur soudure logique. Aussi bien, nous ne voyons aucun inconvénient à la suppression des numéros : 1, 2, 6, 11, 13, 14. — ou du moins à leur fusion plus intime avec les idées de leur entourage, à l'aide d'un déplacement et d'une ordonnance mieux raisonnée.

Si l'amplification comprenait dix ou douze pages — ou si elle fût un poème de quatre-vingts à cent vers — l'horizon devenant plus reculé, il y aurait place à plus d'ampleur pour les idées.

7. En résumé, les *cinq* premiers numéros pouvaient servir de *début*, dans l'espace de douze à quinze lignes du manuscrit — sans qu'il faille remonter à la création des "mondes" : ce qui est connu, banal, trop facile.

Les numéros 6-12, fondés sur l'histoire, constitueraient — avec les notions supplémentaires de "pain d'affliction, pain azyme, pain de proposition" chez les Israélites — un **développement** plein d'intérêt, si l'on y ajoutait quelques considérations modernes et actuelles.

La **conclusion** — de 13-18 — viendrait clore excellemment la thèse par des vérités doctrinales très captivantes et formant progression, jusqu'au dernier jour du monde et au seuil de l'éternité.

Quoi qu'il en soit, ce fond est très acceptable, bien inventé, suffisamment agencé, ordonné en naturel, unité et gradation: loin d'en détruire le mérite et la valeur, la critique les fait mieux saillir, tout en laissant entendre la part de perfectionnement qui lui manque.

B. — Style.

1. **Création...** Bonne phrase initiale, courte et surtout imagée: "horizon des temps... jaillit... se condense". Nous mettrions: — jaillit la matière"; — "à la parole ou à l'appel de Dieu".

"Belle entre toutes..." est une locut. usée; cherchez mieux: — radieuse, magnifique, splendide, élégante, parée, ornée... Le style est trop coupé, heurté par suite des appositions et qualifications; les images sont gracieuses et justes, — "astre générateur... jour", finale pesante et traînante, qui dépasse ce qui précède. Peut-être dirait-on bien ceci:

Dans le chœur harmonieux des planètes, la terre paraît comme une jeune reine, au diadème constellé, radieuse de jeunesse et de fraîcheur dans sa robe verdoyante, et sous les pacifiques ondulations des gazes cristallines: elle semble sourire à l'astre qui la caresse de sa lumière et de sa tiède haleine.

2. **Création de l'homme, de la femme: leur chute.**

"Vaisseau flottant...", ces mots images ne s'associent pas bien avec les images qui précèdent et qui suivent. Gardez le mot "planète", ou prenez un synonyme "corps, globe, satellite...", ou mieux laissez le mot sous-entendu: il est dans l'esprit du lecteur qui l'a vu tout à l'heure.

"noble compagne" est bien vieux: rajeunissez ces alliances de termes par un style original et personnel. Oserais-je hasarder cette correction?

"Suspendue dans l'espace, appuyée sur les trois doigts de la main divine, elle inaugure ravissante de grâce et ravie d'espérance ses mystérieuses destinées. Bientôt elle salue avec tressaillement l'apparition de son roi et de sa souveraine: tout le peuple inerte ou animé s'incline sous leur sceptre débonnaire et révérent. Et de leurs faibles mains, ce sceptre allait hélas! si tôt tomber!..."

Peut-être convient-il de songer plus aux synonymes: — "heureux" — fortuné; "commencé" — inauguré; "bonheur" — félicité; "doux rayons" — tièdes souffles, zéphirs"... Ce sont des nuances; or la beauté s'en accommode toujours en littérature, comme en peinture.

3. Chute, sentence, condamnation.

Ces trois alinéas sont parfaits d'émotion, de tendresse, de rapidité, de coloris: il ne fallait pas insister, et vous effleurez le fait en peu de mots et avec bonheur. L'apostrophe est belle, parce qu'elle est concise, pleine d'idées justes et naturelles.

On aimerait au lieu de "couronne" — royauté, suprématie, domination, souveraineté; — "gémît aussi" — gémît, se désole à tes pieds; — "cause" — entraîne, opère.

Toute "clause" n'est-elle pas nécessairement "finale": le mot est très faible; pourquoi pas: "redoutables, inéluctables..."?

4. Travail, larmes, terre fécondée.

Le paragraphe est précis, riche, intéressant. — "maintenant" — désormais; — "courbé sous" — le poids de; — "divine", est inutile: "de la sentence pénale, judiciaire..." — "hérissée" paraît poétique et trop bref sans complément; l'oreille l'appelle pour l'harmonie et la cadence. bref sans un complément; l'oreille l'appelle pour l'harmonie et la cadence..

"joint" — se mêlant à, alternant avec; — "ondées": du firmament: — "rayons solaires": sans doute; dites "attristés, capricieux, intermittents" — "à rendre": à faire germer: — "multiples" est une cheville: ondoyants, chargés... "confiée" est trop facile: a pris racine, a péri...

5. Récolte du froment: le pain!

"fut fait", (se fit) lourd, peu élégant, surtout à cause des trois mots en f; — "premier", répété, est le mot propre et bien placé. — A "parité", nous préférierions: similitude, affinité, analogie, au moins en ce qui concerne "la forme"; "congénères", bien choisi.

Nous mettrions "primitive" et "aliment"; "primordial" concerne les principes, les lois, les idées de l'esprit ou la morale. Au lieu des deux points, on fait usage aujourd'hui de traits — . . . — "savourèrent" est l'un de ces parfaits rares et durs; on les adoucit et renforce, à l'aide de *pouvoir, savoir*: "purent la savourer".

Peut-être convenait-il d'insister davantage sur ce "premier pain" — que l'on attendait depuis longtemps à la table du régal que vous servez aux lecteurs...

6. Travail et nourriture identique du "genre humain".

"Depuis", *familier* sans régime et comme adv. — "arbre gigantesque" serait à supprimer, car l'image paraît naïve ou disgracieuse avec l'idée "dans le pain": c'est forcé aussi; si on la conserve, il faudrait "aliment", terme générique convenant aux végétaux et aux animaux. Supprimez alors "le pain" — "puisé", terme usé est déplacé ici: l'idée de ce mot s'applique bien aux racines.

L'idée du *travail* eût bien fait, au début de ce paragraphe. — “ composés nutritifs ”, locut. scientifique, à éviter en littérature : dites “ substances ” ou “ délicatesse de la chair animale ”.

7. Cette allusion à la **mythologie grecque** pourrait amener une pointe d'ironie moqueuse : les traits de finesse coupent la monotonie trop solennelle des sujets communs.

8. **Ere patriarcale : Abraham et ses trois hôtes.**

“ Sous leur tente nomade ” préciserait mieux. — “ le miel sauvage ”, au moins pour la cadence.

Le reste est charmant, bien lié.

9. **Episode de la sécheresse : le prophète Elie.**

Il n'y a rien à retrancher à cet alinéa, sinon le mot “ sustenter ” qui est rare, parce que c'est un terme didactique. — caché ”, retiré, réfugié, exilé.

L'énumération de la fin : — “ elle donne le suc... ” est fort belle et s'adapte à merveille à la pensée dominante de l'épisode.

N. B. — Ici, vous eussiez pu — en vue de préparer l'Eucharistie ” — faire allusion aux divers pains consacrés chez les Juifs (Voir *Bescherelle*, qui est parfois sujet à caution).

10. **Epoque romaine.**

“ nécessaire au premier chef ” est une banalité et une platitude : cela s'applique à *tout*, à une paire de souliers comme à un mouchoir de poche, à une serviette de table comme à une savonnette!...

Le mot est bien trouvé, tout cruel qu'il est pour le peuple-roi ; mais il est historique.

11. **Preuve générale : la langue populaire.**

On ne voit pas bien comment cette preuve se présente ici : nous la croirions mieux placée dans la conclusion. D'autant plus que vous revenez à la parole du Sauveur.

“ de bon aloi ” est inattendu ; c'est trop peu dire. Mettez : “ tour à tour poignantes ou consolantes ”.

“ élevé le pain au sommet de l'échelle... ” : ne le hissez pas trop haut, sinon... ! L'image déplaît ; c'est ce qui arrive, quand on use d'expressions toutes faites d'avance ; défiez-vous-en toujours. Vous pouvez certes mieux inventer, par ex. : — “ estime le morceau de pain au prix de la sueur de son front et de l'apaisement de sa faim ”.

12. **L'enseignement du “ Pater ”.**

“ le Maître adorable ” manque ici de raison d'être ; c'est la compassion qui lui inspire ce passage. Pourquoi ne pas faire allusion “ au pain de Nazareth... à la multiplication des pains... ” ?

Est-ce “ incite ” ou “ invite ” ? le premier, bien que rare, est plus fort et plus expressif.

13. Généralisation et extension de l'idée aux êtres.

Il y a une sorte d'imprévu dans cette généralisation; la raison en est qu'il n'existe aucune trace de liaison avec la pensée du "pain quotidien". Il fallait donc, ce semble, écrire ceci :

"Le pain *quotidien*, dont parle Jésus..."

Ces énumérations semblent reprendre celles de la fin du *numéro neuf*. Néanmoins elles concourent à la variété et à l'intérêt, en expliquant l'*extension* du mot **pain**.

"non la richesse": pourquoi exclure? Laissez ce droit à la vérité, à la justice, à l'expérience, au mérite, à la vertu. Il faudrait: "sinon la richesse..."

15. Cette **exclamation**, excellente en soi, ferait bonne figure avant l'alinéa qui précède: ici, elle comble un vide ou paraît dé cousue, malgré sa correction et sa brièveté.

16. Sens analogique du mot: "la vérité".

Voici qui renoue au thème du *Pater*, trop légèrement esquissé d'ailleurs. — "c'est encore pour": c'est le pain de l'intelligence, la vérité naturelle perçue... la vérité révélée dans la parole de Dieu..."

Excellente citation, qui associe l'éducation de la "mère" à celle de l'"Evangile".

17. Sens anagogique: "la vérité religieuse".

Devant traiter celle-ci, il fallait réserver le numéro qui précède pour la vérité intellectuelle et morale: la clarté y gagne, ainsi que la progression des idées qui frappe davantage.

C'est bien dit, par *contraste*; — "promontoire de la croix" est recherché, ampoulé, un peu prétentieux: "la croix" est elle-même un "phare immortel": donc il convient d'écrire: — "plus immortel sur le promontoire où brille la croix..."

18. Sens mystique: "l'Eucharistie".

Il vous était loisible, ici, de recourir à l'expansion libre et large du sentiment, en poétisant et en comparant. Par exemple:

"Le pain! détrempé de sueur et de larmes, c'est l'aliment de l'affliction ou de la misère. Le pain! mets des tables somptueuses, il périt comme se dessèche la main délicate qui le brise sans l'avoir conquis. Ephémère substance, c'est la *savourance* poussière qui nourrit l'humanité, non moins éphémère au fond de son cercueil.

"Le pain véritable! c'est le pain de l'âme immortelle! Manne sacrée de l'autel, elle recèle toutes les saveurs; vrai pain du désert, il en tempère la solitude, l'aridité, la désolation. Pain du voyageur, sur les sentiers de la Terre promise, il reconforte les énergies, alimente les espérances, relève des chutes, ranime les défaillances, préserve des errements, soutient jusqu'au dernier soir du trajet. Pain des anges, frères apparengés qui voient un Dieu immolé, il exige la pureté sans tache, l'innocence sauvegardée ou reconquise, la foi patriarcale, les ardeurs aérapiques, le respectueux prosternement des élus et de la cour céleste"

“ O notre Père des cieux, rendez nos âmes affamées du pain de votre parole substantielle, assoiffées des délicieuses rosées de l'Eucharistie ! O Père si aimant, si peu, trop peu aimé, “ que votre règne arrive en nous, en tous, ici-bas et dans les cieux ! ”

Remarque. — Les observations critiques qui précèdent se peuvent critiquer à leur tour : elles attestent néanmoins et l'estime que nous faisons du devoir, et la bonne volonté dont les lecteurs voudront bien nous octroyer le bénéfice.

II. — MON PUPITRE

(Devoir de pensionnaire).

Me voici devant mon pupitre, simple meuble dont la peinture, symbole de l'amour, signifie l'attachement à l'étude, je suppose, et dont la couverture verte parle d'espérance !

J'ai l'honneur de vous présenter... mon pupitre. C'est un meuble modeste dont la couleur rouge rappelle l'amour de l'étude, je suppose, et la couverture verte, l'espoir de lauriers futurs ou de réconfortantes vacances.

L'amour de l'étude ! l'espérance ! n'est-ce pas, en effet, ce qui nous soutient dans nos efforts de chaque jour ? Le poète a donc raison de dire : — “ L'espérance fait la vie ”.

Amour de l'étude, espoir du succès, n'est-ce pas le mobile de nos efforts quotidiens ? Si le poète a eu raison de dire que “ l'espérance fait la vie ”, je puis bien ajouter, en prose, que mon pupitre résume ma vie d'écolière, puisqu'il en symbolise l'amour et l'espérance.

Dans notre petite classe, quatorze de ces bureaux attendent chaque jour leurs hôtes. Le mien est placé dans l'angle de l'est, à peu près vis-à-vis de celui de notre Maîtresse ; à ma droite, est une fenêtre qui me permet de jeter la vue sur un coin de la cour et sur un tout petit bout de la rue Rideau ; j'ai bien su choisir ma place, moi qui aime à tout savoir et à tout voir, sans me déranger, ni rien payer cependant.

Dans notre petite classe, il y en a quatorze, tous frères et muets compagnons de labeur, qui accueillent leurs hôtes de chaque jour. Le mien occupe l'angle de l'est, à peu près vis-à-vis de celui de notre Maîtresse. A ma droite, une fenêtre me convie, heureux hasard, à jeter la vue, à la dérobée, sur un coin, etc... Quel instinct m'a inspiré de choisir cette place ? Serais-je curieuse de tout voir comme de tout savoir, sans songer toutefois à dépenser de ma peine et de mon argent, pour ce luxe de curiosité ?

Que j'aimerais posséder tous les trésors de science contenus dans les livres que renferme mon pupitre : ouvrages parlant de littérature française, italienne, d'histoire, de géographie, de mathématiques aussi. En l'ou-

vant, apparaissent à mes yeux des noms célèbres d'auteurs favoris, de grands hommes, dont la vie s'est consumée au service de l'humanité intelligente. J'ai leur histoire, et leur vie semble le plus souvent illustrer ce principe : — "Le génie est une longue patience."

Mon pupitre est une mine qui recèle des trésors : ouvrages de littérature... aussi. Que je voudrais m'assimiler cette science, en un tour de main ! Est-il ouvert, aussitôt sautent à mes yeux les noms célèbres d'auteurs favoris, de grands écrivains dont la carrière s'est orientée vers les horizons lointains de la jeunesse studieuse de l'avenir. En lisant leur histoire, il m'a semblé que leur vie confirmait la parole de Buffon : "Le génie... patience".

N'est-ce pas à ces mêmes pupitres que nos devancières ont passé de longs jours d'études, et ont accompli de beaux chefs-d'œuvre ? Ah ! s'il leur était permis de dévoiler tous les secrets qui leur furent confiés, que d'étranges choses ils nous apprendraient !

A quoi encore pourrai-je comparer mon pupitre ? A un sanctuaire. S'il m'était donné d'en franchir le seuil, j'y surprendrais bien des secrets, car plus qu'un témoin, il est un ami à qui plus d'une de nos aînées a confié, aux heures joyeuses ou amères, le trop plein de son âme. D'autres y ont élaboré ce qu'on appelait des chefs-d'œuvre ; toutes y ont travaillé, et, je le soupçonne, un peu rêvé ! Qui donc, à cet âge, n'a pas sa carte d'azur ?... Mais, c'est un sanctuaire, je l'ai dit, il faut le respecter.

Je n'essaierai pas, comme X. de Maistre, d'énumérer tout ce que contient mon pupitre. Je dirai seulement ceci : à droite, sont rangés dans un ordre fixe mes livres d'études, tous couverts d'un papier jaune pâle ; l'ordre est une des principales qualités d'une jeune fille ; c'est dans ces ouvrages que je puise chaque jour un certain nombre de connaissances.

—Je n'essaierai pas... d'énumérer tout ce qu'il contient : en quelques mots, c'est impossible ; en un volume, ce serait accablant. Voici seulement à droite, dans un alignement rigoureux, mes livres d'études..... : l'ordre ne sert-il pas surtout à qualifier la jeune fille ? C'est là que chaque jour je puise de nouvelles connaissances.

A gauche, sont des cahiers, des revues littéraires, des journaux, des copies de composition... Au centre, des enveloppes, du papier à lettre, des calepins, des portraits, de la cire à cacheter ; il ne faut pas oublier, que dirai-je ?... une boîte que mes compagnes appellent vulgairement "ma valise" ; ce petit coffret de bois contient une foule de choses de peu de prix : crayons, plumes, ciseaux, timbres-poste, essuie-plumes, épingles : c'est une compagne fidèle ; le soir, je l'apporte à l'étude, le matin, elle me suit en classe.

A gauche, reposent des cahiers... Au centre, ... et enfin, et surtout "une valise !" Figurez-vous un menu coffret de bois, un arsenal complet de plumes... c'est cet attirail que mes amies, avec un petit air malin, appellent "ma valise". Foin de la moquerie ! C'est ma compagne très assidue... en classe ; c'est mon vade-mecum, un gros mot pour une bien petite chose.

Dans un examen, il serait à désirer que nos pupitres eussent le don de la parole; que de beaux concours nous ferions alors!! Ce serait, comme disait cet enfant, l'âge d'or des écoliers. Plus de leçons à étudier, seulement la bonne volonté d'écouter notre compagnon. Hélas! il n'en est pas ainsi dans le monde: tout doit s'acquérir par le travail et la persévérance.

Bientôt nous goûterons le bonheur de nous être bien appliquées durant quatre longs mois de labeur continu, et nous irons passer quelques semaines au milieu de nos chers parents qui nous attendent avec anxiété. Nous dirons au revoir à nos pupitres jusqu'à l'an prochain qui sera, je l'espère, couronné de succès.

Le premier alinéa est excellent, correct et harmonieux.

Faut-il le regretter? On n'a pas le droit d'être à l'honneur, si l'on n'apas été à la peine! Et si quatre mois d'études et de labeur assidus, c'est une cause d'ennui et de fatigue, on n'en goûte que mieux le bonheur du repos et la joie du retour auprès de nos chers parents. Alors, nous dirons au revoir à nos chers petits pupitres, sinon avec larmes, du moins en bons confidents qui savent se souvenir.

P. M. S.-J.

III. — La Cloche au Pensionnat.

Nous l'entendons, du matin au soir, nous indiquer, de sa voix plus ou moins musicale, l'endroit où le devoir nous appelle.

Tantôt à la salle d'étude; et alors, quel ton sévère elle prend; — tantôt à la récréation, et ses coups pressés n'ont pas besoin de nous dire: "Vite! vite!"

Lorsque la cloche, presque malgré nous, nous a fait laisser notre lit à une heure assez matinale, nous nous hâtons de faire notre toilette; car bientôt, un autre tintement nous appellera à la messe. Tant pis pour qui n'est pas prête, pour qui n'a pas fini de se coiffer—la mode d'aujourd'hui demande un temps si long!—ou qui encore est en robe de chambre!

Que l'on s'empresse!
La cloche ne cesse
Bien haut de tinter,
Il faut se hâter!

Vers huit heures, un coup de cloche se fait entendre; et nous voilà en présence des dames sérieuses qu'on appelle "Grammaire, Histoire, Littérature,..." Aussi, comme nos mines s'allongent!

Mercredi matin, une compagne n'avait pas encore de collet, quand il fallut descendre. Elle n'était pas à son aise, sans ce complément presque nécessaire de la toilette: et l'on ne dira pas que c'était de la vanité.

Pour se consoler, elle se plongea dans la composition. Le nom de la "cloche" se trouva sous sa plume; et je laisse à deviner le compliment qu'elle lui adressa.

Quand nous sommes au parler, c'est une cloche encore qui nous donne le signal de quitter nos très aimés parents et amis; son courant électrique nous en donne des frissons.

Un instant de plus, seulement! — Non! — "La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles", et quoique le cœur nous en dise, il faut partir.

Que cet instrument a de l'influence!

Oui, c'est à rendre jaloux les plus fiers potentats. Nous lui obéissons promptement en silence, et sans nous révolter. Oui, car nous voyons aussi obéir à cette cloche bénie, nos chères institutrices.

Un jour que je rendais quelque service à ma Maîtresse à la salle de musique, un tout petit coup de cloche se fit entendre. Sans doute, il l'appelait à quelque devoir, car immédiatement elle laissa le travail commencé, et quoique bien fatiguée elle se hâta de se rendre à l'appel.

Je fus édifiée grandement, et je pris la résolution d'être, moi aussi, bien obéissante à la cloche.

J. L. L.

*
* * *

Essai de correction.

A la maison paternelle, on n'entend retentir que les accents de voix aimées. Leur timbre provoque le réveil, invite au repos, convie aux repas, au travail, aux sorties. Tour à tour elles murmurent ou grondent, elles deviennent caressantes ou émues, gaies ou éplorées: la parole est l'âme et la vie du foyer.

Au pensionnat, la cloche est, la voix du règlement, l'âme de la vie communes. Quand elle résonne, du matin au soir, c'est le devoir qui appelle. Aussi comment oublier les premières impressions que firent naître les ondulations de son timbre, durant les premières semaines du séjour au couvent?.....

*
* * *

Lorsque sa voix vient soudain nous arracher au sommeil, à une heure assez matinale, l'on s'empresse d'ajuster la toilette; car bientôt suivra un autre tintement, nous appelant à la prière. Point de lenteur! les minutes courent et s'envolent, et si la mode actuelle réclame un temps si long, la cloche sans pitié surprend celle qui n'est encore ni prête, ni coiffée.

Que l'on s'empresse!
La cloche ne cesse
Bien haut de tinter;
Il faut se hâter!

C'est au pied des autels que sa voix nous rassemble, d'abord : et n'est-ce pas justice et gratitude à la fois ? Vivant sous le même toit que Jésus—qui ne vit cap. tif et solitaire que pour nous—il convient de lui porter les hommages de l'adoration et de l'amour, d'implorer pour la journée entière ses lumières et ses faveurs.

Vers huit heures, un son de cloche se fait entendre : elle nous convie à la salle d'études, et alors quel ton sévère elle prend ! Aussi comme les mines s'allongent, en présence des dames graves et sérieuses qui se nomment " *Grammaire, Histoire, Littérature ! . . .* "

Mais voici qu'elle invite à la récréation, et ses coups pressés n'ont pas besoin de répéter : " Vite ! vite ! . . . "

Puis, quand on rit et s'égaie au parloir, c'est la cloche encore qui donne le signal de tout quitter, conversations, parents bien-aimés, amies et connaissances ; son courant électrique nous en communique les frémissements et les frissons.—" Un instant de plus, seulement ! . . . —Non ! . . . "

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

MALH. Poés.

Et, bien que le baiser d'adieu fasse si mal au cœur, il faut partir, en se consolant de la pensée du retour.

Que cette belle invention possède de puissance ! Oui vraiment, c'est à en rendre jaloux les plus fiers potentats. Nous lui obéissons à la douce messagère avec prestesse, avec gaieté sans murmure. N'est-ce pas justice, et ne voyons-nous pas de nos yeux la docilité exemplaire de nos chères institutrices ?

Un jour que . . . etc . . .

Belle leçon d'édification sainte ! . . . Et je pris l'inviolable résolution de me montrer toujours, au pensionnat, bien obéissante à la voix de la cloche !



No. IV.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE

IX Leçon : — LA SENSIBILITÉ.

Art. III. — Les Inclinations.

N. B.—Après avoir traité des **émotions**, des **sensations** et des **sentiments**, l'ordre nous amène à considérer, à étudier les **inclinations**. En réalité, ces dernières sont antérieures et plus générales, et il semble qu'il y avait lieu de leur accorder la première place : la raison de clarté et d'utilité a lutté pour un procédé contraire.

I. — Inclinations en général.

I. DÉFINITION. — A. L'**inclination**, c'est l'activité tendant *de soi* ou *spontanément* vers certaines fins.

Nous avons tous des tendances, orientées vers des fins *générales* : —
Ex. : La tendance au repos, à la nourriture, à voir, à entendre, à éviter un danger sous un toit en dégel. . .

Ces tendances se précisent, se déterminent en vue d'une fin *spéciale*, sous l'empire de la nécessité, d'une émotion, d'un besoin, d'une circonstance particulière. — Ex. : " Pour un homme qui meurt de soif, un sac d'or ne vaut pas un verre d'eau ". (EM CHARLES).

B. L'**amour** est un *mouvement* qui porte l'âme à s'unir et à s'attacher aux objets. — Ex. : On aime *son* canif, *sa* montre, *son* chien, *son* portrait. . . instinctivement.

C. Le **désir** est une *tendance* à retrouver le plaisir absent, en recherchant l'objet qui l'a procuré. — Il a pour contraire l'**aversion** : tendance à fuir la douleur en évitant l'objet qui en a été la cause.

Ex. : Par *désir*, nous recherchons tel mets — des œufs, du poisson, du homard. . . plutôt que tel autre : oignons, macaroni, soupe aux tomates.

II. — CONDITIONS DU DÉsir. — Comme le *désir* est la forme la plus apparente de nos inclinations — bien que l'*amour* en constitue le fond : nous l'étudierons plus tard avec les passions — il convient d'insister.

Le désir suppose : — 1) la *connaissance d'un bien futur* : ainsi, les élèves travaillent en vue de la récompense, des prix, des grades. . .

2) le *sentiment pénible de la privation actuelle de ce bien* : ainsi, si l'on possédait *réellement* la récompense — prix ou grade — on ne se soucierait plus de cette fin, déjà obtenue.

3) *l'amour de ce bien imaginé* : ainsi, l'on ne désire que ce que l'on estime comme un bien, lequel peut être acquis ; alors on se l'imagine d'avance comme conquis et déjà possédé. Ce qui suppose qu'on l'aime, sinon on ne saurait le désirer.

Donc l'amour est au fond de tout, dans l'âme : le désir de la possession imaginée et aimée d'un bien au sentiment pénible de sa privation réelle : cette privation pousse à rechercher la possession effective.

III. CLASSIFICATION DES INCLINATIONS.

L'on peut se placer à un triple point de vue pour classer les inclinations : — La nature de leur *objet* ; les relations de leur objet avec le *temps* ; leur *caractère* intéressé ou désintéressé.

Pour plus de clarté et de suite dans cette étude, donnons un tableau d'ensemble.

I.—INCLINATIONS DIVISÉES SELON LEUR OBJET.

A. Inclinations **physiques** ou **appétits**.

B. Inclinations **morales** ou **penchants** :

“ 1. *Personnelles*.

“ 2. *Sociales* (affections) :

“ “ 1. Electives.

“ “ 2. Domestiques.

“ “ 3. Corporatives.

“ “ 4. Philanthropiques.

N. B.—Elles sont *bienveillantes*, — d'autres *malveillantes*.

“ 3. Supérieures ou idéales.

II.—INCLINATIONS DIVISÉES SELON LE TEMPS.

1. Immédiates.

2. Prospectives.

3. Rétrospectives.

III.—INCLINATIONS DIVISÉES D'APRÈS LEUR FIN

1. Désintéressées.

2. Intéressées.

3. Esthétiques.

I. — Inclinations physiques ou appétits.

I. — DÉFINITION : tendances qui ont pour objet le *bien-être corporel*.

On appelle **besoins** celles qui sont nécessaires à la conservation du corps, de la santé, de la vie.

II. — CARACTÈRES : 1) Les **appétits** ont pour conséquence une *sensation* agréable, s'ils sont satisfaits : Ex. faim rassasiée. — S'ils sont privés de leur objet, la sensation devient douloureuse : Ex. manque de nourriture.

2) La plupart sont *périodiques* : Ex. besoin de repos, de sommeil.

3) Liés à l'organisme, ils sont *limités* et doivent se régler d'après la raison, sous peine de dégénérer en passions grossières. Ex. : l'appétit de la faim et de la soif en gourmandise et en ivrognerie.

III. — **DIVISION.** A. Les appétits sont **naturels**. Il y en a autant que de fonctions, nécessaires à la vie corporelle: — a) fonctions de *nutrition*: appétits ou besoins des aliments; b) fonctions de relation; besoins du mouvement, du repos, d'exercer les sens.

B. Les appétits sont **factices**, c'est-à-dire créés par la répétition des mêmes actes: Ex.: tabac, liqueurs fortes.

Les naturels sont indépendants de la volonté; — les factices en dépendent, et sont plutôt dangereux qu'utiles: ils deviennent de plus en plus impérieux.

(A suivre).



SUPPLEMENT.

I

NOTES DE VOYAGE EN AMERIQUE.

Le ciel est pur sur ma tête, l'onde limpide sous mon canot qui fuit devant une légère brise.

A ma gauche sont des collines, taillées à pic et flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias, de longues graminées, des plantes saxatiles de toutes les couleurs; à ma droite règnent de vastes prairies. A mesure que le canot avance, s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue; tantôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines nues; ici c'est une forêt de cyprès dont on aperçoit les portiques sombres; là, c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

Liberté primitive, je te retrouve enfin! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société, ou sur le mien, qu'est gravé le sceau immortel de notre origine? Courez vous enfermer dans vos citées, allez vous soumettre à vos petites lois; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses; moi j'irai errant dans mes solitudes; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule pensée ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je ne reconnaitrai de souverain, que celui qui alluma la flamme des soleils, et qui d'un seul coup de sa main, fit rouler tous les mondes.

Sept heures du soir.

Nous nous sommes levés grand matin pour partir à la fraîcheur; les bagages ont été rembarqués; nous avons déroulé notre voile. Des deux côtés nous avions de hautes terres chargées de forêts; le feuillage offrait toutes les nuances imaginables: l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes. Près de nous c'était toute la variété du prisme; loin de nous, dans les détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans les fonds veloutés. Les arbres harmonisaient ensemble leurs for-

mes; les uns se déployaient en éventail, d'autres s'élevaient en cônes, d'autres s'arrondissaient en boule, d'autres étaient taillées en pyramide: mais il faut se contenter de jouir de ce spectacle sans chercher à le décrire.

Midi.

Il est impossible de remonter plus haut en canot; il faut maintenant changer de manière de voyager; nous allons tirer notre canot à terre, prendre nos provisions, nos armes, nos fourrures pour la nuit, et pénétrer dans les bois.

Trois heures.

Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu? Le jour, tombant d'en haut au travers d'un voile de feuillage, répand dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes; trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les mousses, les lianes, et l'épais humus composé des débris des végétaux; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns aux autres, et qui semblent se serrer en s'éloignant: l'idée de l'infini se présente à moi.

Six heures.

J'avais entrevu de nouveau une clarté et j'avais marché vers elle. Me voilà au point de lumière: triste champ plus mélancolique que les forêts qui l'environnent! Ce champ est un ancien cimetière indien. Que je me repose un instant dans cette double solitude de la mort et de la nature; est-il un asile où j'aimasse mieux dormir pour toujours?

Sept heures.

Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin; éclairée en dessous par la lueur scarlatine, le feuillage paraît ensanglanté, les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde.

Minuit.

Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute; un calme formidable pèse sur ces forêts; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir? d'un de mes compagnons: il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis; donc tu souffres: voilà l'homme.

Le repos continue; mais l'arbre décrépît se rompt: il tombe. Les forêts mugissent, mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent; ils meurent dans des lointains presque imaginaires; le silence envahit de nouveau le désert.

Une heure du matin.

Voici le vent; il court sur la cime des arbres; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure? Un court silence succède; la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment eux-mêmes d'autres murmures; chaque feuille parle un langage différent, chaque brin d'herbe rend une note particulière.

Une voix extraordinaire retentit: c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt, les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones: on croit ouïr des glas continus, ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie.

CHATEAUBRIAND.

II

Une première et une dernière Communion.

N. B.—M. de la FERRONAIS avait épousé une schismatique: celle-ci se convertit au catholicisme devant son époux expirant, tous deux communièrent ensemble.

Mgr. GERBET, célébrant la messe à cette double solennité, en laisse le beau récit suivant.

Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre, qui s'y étaient rencontrées, que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce que le monde appelle bonheur; — que, de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie; l'une sortait des ombres de l'erreur, quand l'autre était près de sortir des ombres de la terre.

Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune leur communion, dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, — comme à la veille d'un voyage qui sépare, l'on prend en commun un repas de famille. Il était juste aussi, pour celui qui allait partir, et qui avait demandé, avec tant d'instance, la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire, dans toute l'étendue de son cœur: — *« Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut »*, qui n'est ni le mien, ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu!

Et comme le malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui. Par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, se transforma en sanctuaire.

En face de ce lit, qui était déjà comme une sorte d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ expirant allait se renouveler. L'épouse y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au devant de l'autel rappelaient une autre fête; elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que celui de la séparation; et, après avoir été, depuis lors, mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire.

*
*
*

Tout à coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure? C'est l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre ciel; et il y avait, là aussi, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi: réunion rare et privilégiée. Le sacrifice commença. Toute une famille y assistait, et, avec elle, un ami fidèle à toutes ses douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passerent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essaierai pas; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir.

Tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée; ils y étaient représentés, sensibles, vivants: cet autel paré qui semblait adossé à un cercueil; ces fleurs qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps; cette garde-malade au sombre habit qui se tenait, comme une morte voilée, en face de l'aube et de l'étoile du prêtre, symboles d'immortalité; ces vêtements blancs de la première communion, de l'épouse de Dieu, qui allait se changer en la robe noire de la veuve de l'homme; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble, ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme, cette hostie partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort pour elle de la douleur; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres, et, au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant, soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur!

Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrait d'autres merveilles saintes; si je vous disais que celle qui restait avait demandé la foi au lieu du bonheur, et que celui qui parlait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi; si,

lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux ; si, portant, tour à tour, ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise, pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple ; comment exprimerais-je ces ineffables merveilles de l'amour et de la douleur ?

Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et éprouvé. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie ; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit ! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà ; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'avait paru si transparent ; jamais je n'ai eu pareille intuition de notre immortalité. Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort ; car s'il me reparait alors, il me semble que mes dernières pensées de la vie iront se joindre, par une transition plus douce, à la première vision qui suit le grand réveil.

* * *

Voilà quelques pâles reflets des saintes ivresses que renferme la communion en société de ceux que l'on aime. Vous qui êtes attendu, peut-être depuis de longues années, à la table pascale par la compagne de votre vie, allez l'y rejoindre, menez-y vos enfants, et vous me direz si jamais les trompeuses et fugitives délices de la terre ont égalé cet avant-goût du paradis.

III

LES ŒUVRES DU VENT.

(Louis Mercier)

Les œuvres du vent sont fragiles et brèves :
Les œuvres du vent ressemblent à nos rêves.

I

Lorsque le vent passe à travers les ramures,
Il s'essaie à faire en tressant leurs murmures,
Comme un rindiment de musiques obscures ;

Mais le rythme hésite et l'accord incertain
Le résout en bruits informes, et, lointain,
Le vent balbutie un instant, puis s'éteint...

2

Quelquefois l'onde que le vent a pétrié
A l'air d'obéir à son art et se plie
A des formes qui sont pareilles à la vie...

3

Et lorsque, évadé des choses de la terre,
Avec la blancheur d'un nuage éphémère
Le vent veut bâtir la merveille légère ;

Lorsque, au souvenir des plus rares contours,
Qu'ici-bas son vol à connus par détours,
Et de tout ce qui fait la beauté des jours,

Il peuple le ciel de figures divines,
Et sculpte la nue en vallons, en collines,
En profils fuyants de formes féminines,

Le nuage croule. . Et jamais ne s'achève,
Sous les doigts du vent, l'œuvre fragile et brève
Que le vent, en vain, recommence sans trêve.

Les œuvres du vent ressemblent à nos rêves !

(VOIX DE LA TERRE.)

Remarque. — Nous avons imprimé — à propos de la *mesure* des vers — que celui de *onze* syllabes était impropre et gauche, inusité et banni du Parnasse.

La bluette qui précède manifeste clairement que les règles comportent d'heureuses exceptions, car voilà des vers de " onze syllabes ", dans une musique très belle, délicieusement imprécise et fuyante.

IV

LA BEAUTÉ DE MARIE.

En recherchant les types divers que présente l'art avant le christianisme, on trouve chez les anciens le type de la femme, sous ses différentes modifications d'épouse, de mère, de jeune fille.

Mais celui de la Vierge-mère, né du dogme chrétien, leur est totalement étranger.

Sainte comme le Christ, qui a pris en elle notre nature, afin de la régénérer, elle est la femme selon l'esprit, comme la Vénus antique est la

femme selon la chair. Aussi, dans la Vierge Marie, tout détache de cette pensée de la chair.

Telle qu'une fleur aérienne, elle flotte au milieu d'une limpide lumière, qui semble, en la révélant, la voiler encore. Un parfum exquis d'innocence s'exhale d'elle et l'enveloppe comme un vêtement.

Sur son front serein et où cependant apparaît déjà le germe d'une douleur immense, pressentie et pleinement acceptée; sur ses lèvres qui sourient à l'Enfant divin; dans son regard virginal et maternel; dans la pureté de ses traits pleins d'une grâce céleste, on reconnaît tout ensemble et la simple naïveté de la fille des hommes, et l'auguste, l'ineffable sainteté de celle en qui le Verbe s'est incarné pour le salut du monde.

LAMENNAIS.

V

BIBLIOGRAPHIE.

Nous recommandons vivement la lecture des deux volumes qui sont analysés ici, et qui ont valu à l'auteur, M. P. L. CASTEYENS, d'élogieuses approbations.

L'on trouvera ces volumes chez les libraires de Montréal.

Table des volumes.

1re PARTIE: — Le travail chrétien.

I. Premiers horizons.—II. En haut les cœurs.—III. Savoir pour aimer.—IV. Vocation littéraire.—V. Arrête-toi, tu es si beau!—VI. Le parler d'hier et le parler d'aujourd'hui.—VII. Les idées et le style.—VIII. Le cabinet de travail.—IX. Idéal et réalité.—X. Encore de la lumière.—XI. Personnalité et originalité.—XII. Nos amis les livres.—XIII. Le travail dans le repos.—XIV. Communion des âmes.—XV. Un beau rêve.—XVI. Sunt lacryma rerum.—XVII. De l'amitié dans l'étude.—XVIII. Une noble amitié.—XIX. Le soir de la vie.—385 pages.

2e PARTIE: — Les sciences chrétiennes.

I. Les saintes Ecritures.—II. David et les psaumes.—III. Philosophie et philosophes.—IV. L'œuvres esthétiques.—V. Notre royaume sous le ciel.—VI. Le beau temps jadis.—VII. Invasion des sciences.—VIII. Le monde surnaturel.—416 pages.

*
* *

Lettre de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, à l'auteur: —

« Vos *Horizons intellectuels* que je viens de parcourir m'ont charmé. Je suis encore sous l'impression que cette lecture m'a causée, et je suis

heureux de vous dire que je vous dois de bien bons moments. Vous avez fait, Monsieur l'abbé, un ouvrage remarquable. Les idées sérieuses, saines et fortes y abondent. Vous avez livré évidemment ce que vous avez de plus cher, les réflexions habituelles qui vous préoccupent. Vous pourrez difficilement empêcher qu'on vous dise, après vous avoir lu, que vous y faites preuve d'une grande noblesse d'esprit et que vous y mettez un vrai cœur d'artiste. Vous continuez les traditions de cette Auvergne qui a fourni à la France de robustes hommes de pensée et d'action.

"Je souhaite que la jeunesse vous lise, et qu'elle se reprenne à goûter avec vous les vieilles et belles choses dont vous l'entretenez. C'est le succès que je demande à Dieu pour vos excellents volumes."



Lettre du Supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris :—

"Vos *Horizons intellectuels* m'ont beaucoup intéressé. Ce livre si riche de poésie, si frais, si spontané, rajeunit l'âme. *Je voudrais qu'il fût beaucoup lu.* Ce n'est pas un manuel, mais il vaut mieux qu'un manuel. Les jeunes âmes de quinze à vingt ans devraient boire, un peu tous les jours, de cette eau vive qui jaillit de vos pages. Je me promets, pour ma part, de vous lire de temps en temps. Cette verdure printanière qui charme dans votre livre, repose des affaires."

